



HAL
open science

L'humanisme à l'épreuve de l'absolutisme. Idéauté et inanéité éducative dans la France bourbonienne

Bernard Teyssandier

► **To cite this version:**

Bernard Teyssandier. L'humanisme à l'épreuve de l'absolutisme. Idéauté et inanéité éducative dans la France bourbonienne. Huguette Krief, Sylvie Requemora et Lou-Andréa Piana. Les défis de l'humanisme littéraire, Presses universitaires de Provence, pp.41-55, 2022, Textuelles. Univers littéraires, ISSN 1761-4481, 979-10-320-0406-7. hal-02494372

HAL Id: hal-02494372

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02494372v1>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

sous la direction de
Huguette Krief
Sylvie Requemora
Lou-Andréa Piana

Les défis

de l'humanisme littéraire



TEXTUELLES



Textuelles
Univers littéraires

Les défis de l'humanisme littéraire

sous la direction de

Huguette Krief, Sylvie Requemora
et Lou-Andréa Piana

2022

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

L'humanisme à l'épreuve de l'absolutisme

Idéalité et inanité éducatives dans la France bourbonnienne

Bernard Teyssandier

Université de Reims Champagne-Ardenne, CRIMEL, Reims, France

41

Qu'au Royaume de France, l'éducation royale ait été considérée durant des siècles comme un humanisme, c'est ce dont témoigne le patrimoine iconographique auquel nous nous attacherons principalement ici. Prenons l'exemple d'une enluminure du *xiv^e* siècle ornant les *Heures de Jeanne de Navarre*¹. À gauche de l'image, figure Blanche de Castille. La reine assiste au cours que son fils, encore mineur au moment des faits, reçoit d'un clerc. La tête ceinte d'une auréole, le futur Saint Louis occupe la place la plus basse : le fait qu'il soit assis au plus près de la terre le désigne symboliquement comme un enfant, l'*in-fans* étant celui qui ne sait pas parler, qui ne dispose pas encore de toute l'éloquence pour convaincre. Et de fait, le prince suit les injonctions de son maître : il écrit sous sa conduite et se soumet de bonne grâce à son autorité. Le fouet que le clerc tient dans la main signale l'importance que l'époque confère encore aux châtiments corporels².

Si on exclut la place octroyée à la violence physique, que l'humanisme de la Renaissance condamne, ce modèle d'apprentissage, largement hérité de l'Antiquité³, est appelé à une grande postérité. On le retrouve encore au siècle

- 1 *Horæ Johannæ reginæ Navarræ*, f. 85v. L'ouvrage est numérisé et accessible en ligne : BnF, Archives et manuscrits, cote NAL 3145.
- 2 Eugenio Garin, *L'Éducation de l'homme moderne. La pédagogie de la Renaissance 1400-1600*, trad. fr. par Jacqueline Humbert, préf. de Philippe Ariès, Paris, Fayard, 1968, p. 26-27.
- 3 « [À Athènes], la pédagogie était très élémentaire et procédait par endoctrinement passif : comptant sur la docilité de l'élève, elle faisait tout naturellement appel, comme plus tard la pédagogie classique, aux châtiments corporels les plus énergiques : l'hébreu *mûsar* signifie à la fois instruction et correction, châtement. Ici encore, les textes les plus pittoresques sont d'origine égyptienne : "Les

des Lumières. L'une des premières estampes de *L'Éducation de Henri IV par feu M. l'abbé **** (1790) représente le futur roi de France et de Navarre en compagnie d'un de ses précepteurs, La Gaucherie [Figure 1]. La gravure de Duflos le Jeune d'après Clément-Pierre Marillier renseigne à la fois sur la nature des travaux d'apprentissage et sur les conditions de leur réalisation. Le lieu d'étude n'est pas indifférent : l'héritier du royaume s'instruit dans une bibliothèque, lieu de retraite censé réunir tous les savoirs du monde. La plume à la main, il travaille, avec l'application de l'écolier, se pliant de bonne grâce aux exercices d'un maître débonnaire. Preuve assurément de la place d'honneur dont le pédagogue professionnel dispose, La Gaucherie est représenté de face, alors que le prince jouvenceau n'est vu que de dos⁴...

Mutatis mutandis, ces deux images signalent la survivance d'un même modèle. L'éducation royale repose sur une relation inégalitaire⁵, et c'est justement de cette inégalité que naît l'émulation : grâce à de bons maîtres, le disciple royal apprend à se diriger de manière à pouvoir un jour exercer lui-même la souveraineté sur son peuple. Et l'apprentissage livresque participe de cet enseignement, de cette mise en signes.

En cela, l'éducation royale peut assurément se définir comme une éducation humaniste puisqu'elle engage l'humanité du roi : elle l'engage et l'accomplit du fait d'une volonté commune, celle du maître, qui s'évertue à transmettre, celle du disciple qui consent à apprendre, lui qui ne sait pas encore.

Les moyens conférés à l'homme pour remédier au manque de sa nature, d'ailleurs, avaient été exposés par Platon dans le *Protagoras* (320d-322d). Mais c'est avec le *Manuel* d'Épictète que la réflexion sur « l'équipement humain » trouve son prolongement le plus achevé. Ce texte soutient que la raison fut donnée aux hommes afin qu'ils puissent la cultiver et l'exercer sur eux-mêmes. C'est par l'effort, voire par l'essor que l'être humain parachève sa nature en faisant travailler sa raison⁶. De même, ce n'est qu'à force d'application que la « langue » besogneuse de l'ourse parvient à donner corps à son engeance⁷

oreilles du jouvenceau sont placées sur son dos : il écoute quand on le bat". "Tu m'as élevé quand j'étais enfant", déclare à son maître un élève reconnaissant, "tu me tapais sur le dos et dans mon oreille ta doctrine pénétrait" », Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité I. Le monde grec*, Paris, Éditions du Seuil, 1948, p. 18.

- 4 *L'Éducation de Henri IV. Par M***, Béarnais. Orné de six figures. Dessinées par Marillier et gravées par Duflos le Jeune*, Paris, Duflos le Jeune, 1790, première partie. L'entretien entre le prince et son précepteur court des pages 25 à 52.
- 5 Aristote, qui définit l'amitié en terme d'égalité, soutient « qu'il ne peut pas y avoir d'amitié entre le Précepteur, et le Disciple, celui qui enseigne, et celui qui est enseigné », François de La Mothe Le Vayer, *De l'Instruction de Mgr le Dauphin. A Monseigneur l'Eminentissime cardinal duc de Richelieu*, Paris, S. Cramoisy, 1640, in-4°, p. 16. L'auteur se réfère au livre VIII de l'*Éthique à Nicomaque* : la relation pédagogique relève d'une amitié hétérogène, forme inférieure de l'amitié de vertu.
- 6 Laurent Jaffro, « Épictète portatif », dans [Arrien], *Manuel d'Épictète*, trad. fr. par Emmanuel Cattin, introduction de Laurent Jaffro, Paris, GF Flammarion, 1997, p. 14-29.
- 7 L'image de l'ourse léchant son petit, évoquée par Pline, vulgarisée par Horapollon et Valeriano, rencontre un succès considérable dans les livres d'emblèmes de la Renaissance et du XVII^e siècle. Voir par exemple : *Théâtre des bons engins, auquel sont contenuz cent emblèmes moraux, composé par Guillaume de La Perrière* [1536], Lyon, J. de Tournes, 1545 : « Le bon sçavoir se trouve en le

[Figure 2]. L'éducation, que les humanistes vont entendre non pas tant au sens du mot *educare* (nourrir) qu'au sens d'*educere* (conduire hors de), opère ainsi une distinction nette entre humanité et bestialité, sagesse et vilenie, civilité et sauvagerie. On ne naît pas homme, on le devient : l'image de l'ourse et de son petit fera flores pour représenter les vertus de l'éducation.

Et ce qui vaut pour l'homme vaut aussi et peut-être surtout pour le roi. Les *specula* tout autant que les institutions du prince se rejoignent sur ce point : il ne saurait être question de dénier aux grands, fussent-ils princes ou fils de princes, une nature supérieure qui les distingue du tout-venant. Mais le génie seul ne peut suffire à faire d'eux des sages. Dans ces conditions, l'éducation est plus que jamais nécessaire. Car soit le prince s'instruit et devient, comme l'affirme Budé, un demi-dieu, conformément à sa nature supérieure⁸ ; soit il déchoit et dégénère pour le plus grand malheur de son peuple, tant il est vrai que l'ignorance prépare la tyrannie⁹.

Or, si cet héritage humaniste ne disparaît pas au xvii^e siècle, il est largement battu en brèche. Plusieurs raisons à cela. « L'affermissement de l'absolutisme¹⁰ » et l'affirmation d'une « impeccabilité royale¹¹ » fragilisent et décrédibilisent l'idée même d'une éducation royale. Bien sûr, dans les faits, les rois Bourbons reçoivent un enseignement théorique et pratique, mais cette réalité s'accorde difficilement aux fondements idéologiques de l'imaginaire monarchique. Si le roi est « né tout instruit » comme l'écrit Gabriel du Bois-Hus en 1655 dans *Le Prince sçavant*, s'il « a de sa naissance ce que tous les hommes n'ont que de leur Estude¹² », comment pourrait-il être considéré comme un *apprentif* ?

À cela s'ajoute un autre point : au Grand Siècle, les hommes du livre ne disposent plus de l'aura dont ils bénéficiaient jusque-là. Le pédagogue est volontiers assimilé au pédant, lequel est moqué à la fois pour sa violence,

cherchant », emblème XCVIII, non paginé. Voir encore « *Vos mentes fingite lingua* » [Modelez vos esprits avec votre langue], dans *Imago primi saeculi Societatis Jesu*, Anvers, B. Moretus, 1640, p. 465. *Emblemas morales de Don Sebastian de Covarrubias Orozco*, Madrid, L. Sanchez, 1610, f. 40 r^o et v^o.

- 8 « Les Roys et autres Monarches de gentil couraige et bon vouloir, sentants la prééminence de leur naturelle Noblesse, et origine de leurs principautés, ne se sont pas seulement contentés d'avoir l'usage de la vie, et de la permission d'honneurs et révérences à eulx deuës à cause de leur dignité [...]. Mais aussy ont voulu poursuivre leur grandeur, monter et atteindre par les marches de magnanimité, et degrés de hault vouloir et entreprise discrète, jusques au comble de l'estat humain de parvenir jusques au dernier estage d'honneur », *De l'institution du prince, livre contenant plusieurs Histoires, Enseignemens, et saiges Dicts des Anciens, tant Grecs que Latins, Faict et composé par Maître Guillaume Budé, lors Secretaire et maistre de la Librairie, et Conseiller du Roy*, imprimé à l'Arrivour, par Maistre Nicole Paris, 1547, p. 84-85.
- 9 C'est notamment la position d'Évrard de Trémaugon dans *Le Songe du vergier* : Jacques Krynen, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècles*, Paris, Gallimard, 1993, p. 213. Mais l'idée remonte à Plutarque : Roland Mousnier, *L'Assassinat d'Henri IV. 14 mai 1610*, Paris, Gallimard, 1964, p. 66.
- 10 *Ibid.*, p. 237.
- 11 Arlette Jouanna, *Le Prince absolu. Apogée et déclin de l'imaginaire monarchique*, Paris, Gallimard, 2014, p. 33.
- 12 G. du Bois-Hus, *Le Prince sçavant. A la Reyne Regente*, Paris, P. Roccollet, p. 5.

pour son incompetence, et pour sa suffisance¹³. Ici encore, l'art de l'estampe constitue un témoignage intéressant. En 1634, Jaspar Isaac signe un placard au titre évocateur : *Le Maître bouffon* [Figure 3]. Maître et disciple sont ici l'un et l'autre moqués. L'espace dévolu à l'étude, celui de la classe, est aussi celui de la table et du corps organique : les élèves mangent, lisent, écrivent, pleurent et vessent à l'envi tandis qu'un *dottore* à la bavette, croque-mitaine et tavernier de fortune, exerce son pouvoir de fouetter. Quelques années plus tard, François Chauveau prolonge et exploite cette même veine satirique. Le peintre-graveur signe le frontispice du *Parasite pédagogue* de Ménage en 1643 [Figure 4], celui du *Barbon* de Guez de Balzac en 1648 [Figure 5], et contribue, par des effets scénographiques particulièrement suggestifs, à éclairer le sens de la fable 19 du livre I des *Fables choisies* de La Fontaine en 1668 [Figure 6].

Sans doute ce détour par la farce permet-il de mieux comprendre pourquoi, dans la France d'Ancien Régime, le pédagogue royal, qui incarne le plus souvent l'homme du livre, ne dispose que d'une visibilité restreinte. Aucune image, à notre connaissance, ne représente jamais Louis XIII ou Louis XIV durant leur minorité en présence de leur précepteur ou de leur gouverneur. En 1606, Jacques Fornazeris illustre le *Catéchisme royal* du jésuite Louis Richeome¹⁴ [Figure 7]. Sur l'une des gravures liminaires du livre, on reconnaît le premier médecin Jean Héroard, la gouvernante du prince, Madame de Montglat, peut-être même le futur gouverneur, Gilles de Souvré, mais il convient de noter que celui qui récite sa leçon n'est pas un roi justement mais un dauphin.

Autre exemple de ces réticences manifestes à figurer le monarque enfant en situation d'être enseigné par des maîtres de profession : en 1623, Crispin de Passe le Jeune illustre un *Maneige royal*¹⁵. Or l'ouvrage ne lève pas le voile sur ce que furent les années d'apprentissage du prince, celles du passage aux hommes notamment. Le *Maneige royal* met en scène un roi de quatorze ans, un roi majeur donc [Figure 8]. Dans ce livre d'apparat, J.-D. Peyrol, qui parle au nom de Pluvinel, soutient que l'équitation est une propédeutique à l'art de régner¹⁶, ce qui est parfaitement conforme à l'air du temps : la plupart des auteurs du siècle se rangent en effet à l'idée que le seul enseignement royal qui vaille doit se fonder sur la pratique.

13 « [...] la figure du pédant s'éloigne [...] de celle du sage, mais elle contrevient également à tout ce qui fonde la vie en société et la civilité. [...] Le pédantisme s'érige ainsi en mal absolu en un temps où l'idéal de l'honnête homme se fonde sur un accord de l'esthétique, de l'éthique et de la sociabilité », Jocelyn Royé, *La Figure du pédant. De Montaigne à Molière*, Genève, Droz, 2008, p. 197-198.

14 Agnès Guiderdoni-Bruslé, « Les formes emblématiques de "l'humanisme dévot" : une lecture du *Catéchisme royal* (1607) de Louis Richeome S.J. », *Glasgow Emblem Studies*, « An Interregnum of the Sign. The Emblematic Age in France. Essays in Honour of Daniel S. Russell », volume dirigé par David Graham, 2001, p. 227-251.

15 *Maneige royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du chevalier en tous les exercices de cet art digne des princes, fait et pratique en l'instruction du Roy, par Antoine Pluvinel, son escuyer... le tout gravé et représenté en grandes figures de taille-douce par Cripian de Pas*, [édition par J.-D. Peyrol], Paris, aux frais de Crispian de Pas, chez G. Le Noir, 1623, in-fol.

16 Hervé Drévilon, « Le roi-cavalier. Les savoirs du corps dans l'éducation de Louis XIII », in Ran Halévi, dir., *Le Savoir du prince, du Moyen Age aux Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 147-173.

Pourtant, d'autres voies figuratives furent exploitées de manière à contourner ces paradoxes. Faute de pouvoir représenter une pédagogie royale à proprement parler, les peintres et graveurs du Grand Siècle s'attachèrent à suggérer l'idée d'une mystagogie. En 1643, Grégoire Huret grave le titre-frontispice du *Flambeau du Juste* du P. de Senlis [Figure 9]. À travers ce tableau de méditation, Huret s'intéresse aux secrets de l'initiation. La présence d'un ange au premier plan ne relève pas de la simple convention, elle participe de l'inscription d'une transcendance dans un espace saturé par la matérialité des objets et des corps. Comme souvent avec Huret, les délices de l'incarnation confèrent à la représentation une forme de prestige mystique.

Changement de décor pour le frontispice de *L'Instruction de Monseigneur le Dauphin* de La Mothe le Vayer gravé par Claude Mellan [Figure 10]. Le travestissement antique confère à la scène une forme d'idéalité à la fois héroïque et irénique. La lourdeur des frontispices à compartiments du début du siècle ayant disparu, l'image, soudain, respire. À la juxtaposition, à l'étagement ont succédé la circulation, l'ampleur et la profondeur. L'impression de mouvement est ici manifeste. Mais c'est à des allures calmes que Minerve soumet le futur Louis XIV. L'institution du prince n'est pas seulement une question de devoir, comme pourrait le suggérer le titre programmatique inscrit sur le cippe du frontispice, elle se pense en termes d'agrément et répond à une rythmique, à une cadence.

Nouvelle perspective avec l'effet de frise voulu par Charles Errard pour illustrer *La Doctrine des mœurs* de Gomberville, livre-galerie dédié au jeune Louis XIV¹⁷ [Figure 11]. Dans un palais royal idéalisé, disposant d'une galerie de peintures à ciel ouvert, la régente apparaît debout aux côtés de son fils, à la fois comme reine (son visage est peint au naturel) et comme déesse (le portrait relève, pour ce qui est du costume, du traitement allégorique). Belle occasion de signifier à travers une composition d'esprit atticiste¹⁸, à la fois la victoire de la Vertu sur le Vice – Anne/Minerve est casquée et tient une lance dans la main – et celle de la connaissance sur « l'Obliance et la Barbarie¹⁹ ». Quant au geste de fermeté et de douceur de Mazarin, parrain et premier éducateur de Louis XIV, il accompagne celui du roi lequel confine à l'élan. En somme c'est moins une pédagogie qui est ici figurée, une fois encore, que l'énergie mystérieuse qui la sous-tend et l'accompagne.

Mais l'image la plus fascinante et la plus énigmatique, Charles Errard la réserve pour un autre livre-galerie paru en 1649 au titre de *Triumphes de Louis*

17 Voir notre étude : *La Morale par l'image : La Doctrine des mœurs dans la vie et l'œuvre de Gomberville*, Paris, Honoré Champion, 2008.

18 Alain Mérot, Emmanuel Starcky, Françoise Chaserant, dir., avec la collaboration de Laure Starcky, Edwige Dessailan, Hélène Isnard, *Éloge de la clarté : un courant artistique au temps de Mazarin, 1640-1660*, Dijon, Musée Magnin, 8 juin-27 septembre 1998, Paris, Réunion des musées nationaux, 1998.

19 Blaise de Vigenère, « A noble, vertueux et prudent seigneur ; Messire Barnabé Brisson », dans *Les Images ou tableaux de Platte-peinture des deux Philostrates*, traduction et commentaire de Blaise de Vigenère, édition, présentation et annotation par Françoise Graziani, Paris, Honoré Champion, 1995, 2 vol., t. I, p. 9.

le *Juste*²⁰ [Figure 12]. Certes, le modèle éducatif humaniste n'a pas totalement disparu ici, mais il est détourné au profit d'une mystique qui n'a plus rien d'humain justement. Disposés dans un ordre plus ou moins aléatoire, les accessoires du premier plan ou *parerga* renvoient peu ou prou au programme des études auquel tout grand prince passé aux hommes est susceptible d'être soumis. Pour autant, rien n'est montré des pratiques : le roi apprend sans maître, par lui-même et de lui-même, il s'instruit davantage qu'il est instruit. Et d'ailleurs qui est ce roi qui s'instruit ? L'estampe réunit sans doute, deux souverains, l'un mi-vivant (Louis XIV, à la fois pierre et chair) et l'autre mi-mort (le défunt Louis XIII retrouve vie à travers la masse musculaire d'Hercule²¹). Mais le portrait d'Errard suggère surtout l'idée selon laquelle la monarchie française est indivisible. Comme un autre Timanthe, Errard voile davantage qu'il ne montre. Se contenant de suggérer l'idée qu'il n'y a pas de singularité royale : c'est en s'amalgamant au fils que le père triomphe du temps et enseigne l'enfant (même mort, Hercule est vivant) et c'est en recevant le père que le fils fait l'expérience de l'immortalité (même statufié, Louis XIV respire).

Bien entendu, cet imaginaire monarchique magnifié par les apologistes au service d'Anne d'Autriche, de Mazarin puis de Louis XIV, fit l'objet d'accusations de la part des opposants au régime. En 1695, un libelle anonyme paru en Hollande est diffusé clandestinement en France : *L'Alcoran de Louis XIV réduit en forme de Catechisme*²². Le texte, d'intention parodique, se présente sous la forme d'un dialogue : aux Enfers, le fantôme du pape Innocent XI retrouve celui de Mazarin²³. Les deux ombres s'abordent avant d'engager la conversation. Longue conversation en l'occurrence ; directement mis en accusation par son interlocuteur romain, Mazarin est sommé de se justifier : son ancien élève, Louis XIV, sème la terreur à travers l'Europe du fait de sa politique d'expansion. La raison en est simple : son maître n'a eu de cesse de le nourrir à la mamelle du *Prince* de Machiavel. La forme choisie du catéchisme, fondée sur un système de questions-réponses, n'a rien de fortuit. Elle se constitue en preuve de manière à montrer qu'il y a bien eu, de la part de Mazarin,

20 Sur cet ouvrage, voir : Dominique Moncond'huy, « *Les Triomphes de Louis le Juste* (1649). Mausolée littéraire et continuité monarchique », *La Licorne*, n° 29, (« Le Tombeau poétique en France »), 1994, p. 193-215 ; Hermann Arnhold et Jean-Marc Chatelain, « Krieg, Ruhm und klassische Ästhetik : die *Triumphes de Louis le Juste* von Jean Valdor (Paris, 1649) », in Klaus Bussmann et Heinz Schilling, dir., *Krieg und Frieden in Europa*, Münster, 1998, t. II, p. 95-104. Voir aussi notre étude : « "Des Mausolées qui volent" : *Les Triomphes de Louis le Juste* (1649) », *Littératures classiques*, n° 104, Jean-Philippe Grosperin, dir., 2021, p. 139-154.

21 Placée en regard de la gravure, « L'Ode au Roy » autorise cette attribution : « Grand Roy [*i.e.* : Louis XIV] [...] / Ton Pere [*i.e.* : Louis XIII] eust peur de te laisser / Des Monstres dignes de sa foudre : / Luy-mesme a dompté des Lions, / Et son bras a réduit en poudre, / Les Hydres et les Gerions », dans *Les Triomphes de Louis le Juste*, Paris, Imprimerie royale, 1649, in-fol., non paginé. Charles Beys est l'auteur de cette poésie.

22 *L'Alcoran de Louis XIV, ou le Testament politique du cardinal Jules Mazarin, traduit de l'italien*, Rome, in casa di Anthonio Maurino Stampatore, 1695, in-8°. Sur ce libelle, voir Bruno Tribout, « Aspects de la mémoire des mazarinades : réception de Mazarin et critique politique sous Louis XIV », *RHLF*, n° 4, 2015, p. 933-950.

23 Claudine Nédelec, « Enfers à l'époque classique », in Olivier Battistini, Jean-Dominique Poli, Pierre Ronzeaud et Jean-Jacques Vicensini, dir., *Dictionnaire des lieux et pays mythiques*, Paris, Robert Laffont, 2011, p. 442-445.

une volonté de soumettre l'élève royal à l'emprise idéologique d'une doctrine anti-chrétienne. Bien entendu, la pensée du Florentin est ici outrancièrement simplifiée. Se retrouvent tous les poncifs d'une tradition anti-machiavélienne, celle de Gentillet et de ses épigones. À l'école de Machiavel et de Mazarin, Louis XIV apprend le mensonge, la duplicité, la dissimulation. L'*Alcoran* entérine ainsi l'idée d'un enseignement parfaitement abouti. Simplement, le maître a dépassé l'élève. Louis XIV règne en tyran par l'usage continu de la force, le plaisir de durer l'ayant conduit à diviser pour mieux régner. Ce monarque n'est plus un roi « à l'image » de Dieu puisqu'il s'est lui-même déclaré Dieu en contribuant à la fabrique de sa propre image. Le libelle aborde là, comme en point d'orgue, une question qui avait déjà intéressé les hommes d'Église : celle d'un roi devenu ou en passe de devenir maître des représentations.

Les *Mémoires* que Louis XIV fait rédiger après son accès au pouvoir témoignent d'ailleurs de la stratégie mise en place par le pouvoir sur la question de l'éducation royale. Dans ce texte, Louis XIV revient en passant sur sa propre instruction. Quelques mots à peine sur l'engagement de Péréfixe son précepteur, même chose pour Mazarin, son parrain²⁴, mais rien qui puisse attester une proximité d'élection entre ses anciens maîtres et lui-même. Bref, il s'agit toujours, à travers l'idée d'un apprentissage négligé, de nier la réalité d'une instruction. L'argument des Frondes est alors d'une grande utilité : « des agitations terribles par tout le royaume avant et après ma majorité²⁵ ». Car cet argument participe de l'affirmation d'un roi d'exception : enfant du miracle, enfant Dieudonné, enfant né savant sans avoir eu besoin de le devenir.

Or dans le même temps, ces *Mémoires* constituent un traité d'éducation, dans la lignée des anciens miroirs : en s'adressant à son propre fils, Louis XIV lui intime l'ordre de se soumettre à ses futurs maîtres, au prétexte que la conduite de l'État exige un grand nombre de connaissances. Une fois devenu père, Louis XIV renoue ainsi avec la tradition humaniste fondée sur une pédagogie, ce qui le conduit à faire entériner ce qu'il refuse pour lui-même : l'idée d'une instruction articulée à des savoirs théoriques transmis par des tiers.

24 « Je ne suis pas fâché sans doute, mon fils, de reconnaître par cette marque de mon affection, le soin qu'il [i.e. : l'évêque de Rodez, Péréfixe] avait pris de mon enfance, et il n'y a personne à qui nous devons davantage qu'à ceux qui ont eu l'honneur et la peine tout ensemble de former notre esprit et nos mœurs », Louis XIV, *Mémoires* suivis de *Manière de visiter les jardins de Versailles*, textes présentés par Joël Cornette, Paris, Taillandier, 2007, p. 174. « Un ministre rétabli malgré tant de factions, très habile, très adroit, qui m'aimait et que j'aimais, qui m'avait rendu de grands services, mais dont les pensées et les manières étaient naturellement très différentes des miennes, que je ne pouvais toutefois contredire sans lui ôter la moindre partie de son crédit sans exciter peut-être de nouveau contre lui, par cette image quoique fautive de disgrâce, les mêmes orages qu'on avait eu tant de peine à calmer », *ibid.*, p. 52.

25 *Ibid.*, p. 51.

Durant son long règne, le livre monumental d'éducation connaît d'ailleurs son apogée. Citons comme seul exemple les *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand* parues en 1702 et 1723²⁶. Par l'usage infiniment modulé et martelé de la métaphore solaire, cette somme illustrée qui esthétise l'histoire dynastique d'un seul roi, réduit l'éducation politique à un système, à une collection, à un spectacle culturel appelé à servir d'étalon pour l'avenir. Finalement, on pourrait dire que la propagande louis-quatorzienne prend au sérieux l'imaginaire absolutiste : si « les rois ne sont jamais enfans²⁷ », ils ne sauraient être éduqués ; en revanche, s'il est avéré qu'ils naissent savants, il est dans leur nature d'instruire.

Et c'est bien ce que traduit la représentation gravée. Dès lors qu'il ne s'agit plus de montrer l'éducation d'un roi-enfant mais d'un enfant-roi, l'idée d'une pédagogie royale est remise à l'honneur. Dans les années 1668, Pierre Paul Sevin peut ainsi représenter le Grand Dauphin en présence de son précepteur Bossuet et de son gouverneur Montausier, chose impensable durant les époques antérieures²⁸. Sur un almanach imprimé entre 1693 et 1695, Jean-Baptiste Corneille s'emploie pour sa part à célébrer l'éducation des enfants de France²⁹ : à gauche du tableau, on distingue le duc de Bourgogne, au centre Philippe, duc d'Anjou et futur roi d'Espagne, et à droite Charles, duc de Berry. Certes, la Sagesse reste ici identifiée à la déesse Minerve, mais le travestissement antique relève désormais de la pure convention. Ce qui frappe en revanche, au-delà d'une héroïsation convenue, c'est la dimension familière de la scène : la Sagesse est assise comme le serait une gouvernante réunissant des enfants de bonne famille. On songe, dans un autre registre, au frontispice vaguement paysan des *Contes de la mère l'Oie* de Perrault³⁰.

Pris en étau entre la Renaissance et les Lumières, périodes durant lesquelles furent composés quelques-uns des grands traités sur l'éducation, le xvii^e siècle français ne dispose donc pas, sur la question de l'institution du prince, d'une aura suffisante pour attirer l'œil. Et ce d'autant plus qu'au Grand Siècle, l'affermissement de l'absolutisme frappe d'inanité l'idée même d'un roi

26 *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand avec les explications historiques*. Par l'Académie Royale des Médailles & des inscriptions, Paris, Imprimerie royale, 1702, in-fol. Rééd. 1723 sous le titre : *Medailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand avec les explications historiques*, Imprimerie royale, in-fol. Sur ces ouvrages, voir Yvan Loskoutoff, dir., *Les Médailles de Louis XIV et leur livre*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016.

27 G. du Bois-Hus, *op. cit.*, p. 5. Même formule dans un sonnet anonyme disposé au bas d'un portrait de Louis XIV par Moncornet : « Louys, qui nous promet le calme après l'Orage,/Joint desja des Lauriers à ses lys Triomphans,/Et par ses actions plus grandes que son aage,/Nous apprend que les Roys ne sont jamais enfans », Paris, Bibliothèque de l'Arsenal [8 H 7673].

28 *Passage aux hommes du Dauphin Louis, fils de Louis XIV, 1668* : image accessible en ligne, https://art.rmngp.fr/.../pierre-paul-sevin_passage-aux-hommes-du-dauphin-louis-fils-d..., consulté le 12/05/2019.

29 Gravure sur cuivre attribuée à Jean-Baptiste Corneille, disponible sur le site Gallica.fr : <ark:/12148/btv1b84070823>, consulté le 12/05/2019.

30 Voir « Une volonté pédagogique : les enjeux du frontispice », [en ligne], expositions.bnf.fr/contes/pedago/illustra/frontis.htm, consulté le 12/05/2019.

apprentif en contestant la pertinence et l'efficacité d'une pédagogie royale. La tradition humaniste fondait l'idée de l'apprentissage sur la perspective d'une inégalité féconde et prometteuse entre maître et disciple. Or, du fait de ce qui le distingue du restant de l'humanité, il ne saurait y avoir d'homme capable d'instruire un roi absolu.

Pour autant, ce paradoxe fut incontestablement un facteur d'émulation : jamais l'éducation royale ne suscita autant de discours et autant d'images qu'au XVII^e siècle. Adossée à un imaginaire et rendue publique par volonté politique et idéologique, l'institution du prince intéressa non plus seulement les spécialistes de l'éducation, mais les hommes de l'art, les auteurs de fictions, et les imagiers.

La propagande louis-quatorzienne, d'ailleurs, tira admirablement profit de cet imaginaire. De son vivant, Louis XIV, que Jean de Préchac nomme *Sans Parangon* dans un conte publié en 1698, cultive sa différence³¹ : s'il n'a pas reçu réellement d'éducation, comme il le laisse entendre dans ses *Mémoires*, et s'il est devenu de lui-même roi d'autorité, c'est bien que des moyens secrets furent initiés pour faire de lui un souverain de toute éternité³². Mais tandis qu'il légitime à son profit l'idée d'une mystagogie, Louis XIV décrète pour ses héritiers la nécessité d'une pédagogie³³. Dédiés à son fils héritier, ses *Mémoires* engagent le jeune dauphin à se soumettre à un enseignement magistral³⁴. Le tour était habile, sans doute, mais il n'était pas sans risques. Car c'est bien un apprentissage *naïf*, humaniste, à hauteur d'homme, que Fénelon défend à travers les *Aventures de Télémaque*. Le fils d'Ulysse apprend de Mentor la nécessité à redevenir homme, nécessité non seulement morale, politique, mais aussi esthétique. Pour le précepteur du duc de Bourgogne, pasteur augustinien adepte des images³⁵, l'absolutisme qui est mauvais dans ses pratiques ne saurait demeurer beau dans ses représentations. Parce qu'elle est *naturelle*, la « vraie beauté³⁶ » est incompatible avec la personnalisation du pouvoir qui, par définition, défigure la monarchie en entretenant « l'illusion de [sa] toute puissance³⁷ ».

31 Jean de Préchac, « Sans Parangon », in *Contes moins contes que les autres, précédés de l'illustre parisienne (1698)*, éd. critique par Françoise Gevrey, Paris, STFM, 1993, p. 105-159.

32 « Je ne laissais pas cependant de m'éprouver en secret et sans confident, raisonnant seul et en moi-même sur tous les événements qui se présentaient », Louis XIV, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 53. Voir encore p. 62 : « Il me sembla seulement alors que j'étais roi, et né pour l'être ».

33 « [...] si les occupations, les plaisirs et le commerce du monde [...] vous dérobaient quelque jours à celui des livres et des histoires, [...] la lecture de ces Mémoires pourrait suppléer en quelque sorte à toutes les autres lectures », *ibid.*, p. 50.

34 *Ibid.*, p. 61 et p. 114-115.

35 *Cahiers du Gadges*, n° 14, « Le clair-obscur du visible. Fénelon et l'image », volume édité par Olivier Leplâtre, 2016.

36 Pierre Nicole, *La Vraie Beauté et son fantôme, et autres textes d'esthétique*, éd. critique et trad. de Béatrice Guion, Paris, Honoré Champion, 1996.

37 Gérard Ferreyrolles, « Bossuet politique », dans Gérard Ferreyrolles, Béatrice Guion, Jean-Louis Quentin, avec la collaboration d'Emmanuel Bury, *Bossuet*, Paris, PUPS, 2008, p. 186.

Annexes



Figure 1. Le futur Henri IV en compagnie de son précepteur La Gaucherie dans une bibliothèque, gravure sur cuivre en pleine page : dans *L'Éducation de Henri IV*. Par M***, Béarnais. Orné de six figures. Dessinées par Marillier et gravées par Duflos le Jeune, Paris, Duflos le Jeune, 1790, in-8°, première partie, p. 34, collection privée.



Figure 2. L'ourse léchant son petit, symbole de l'élan éducatif et missionnaire, vignette sur cuivre non signée : *Imago primi saeculi Societatis Jesu*, Anvers, B. Moretus, 1640, in-fol., p. 465, collection privée.

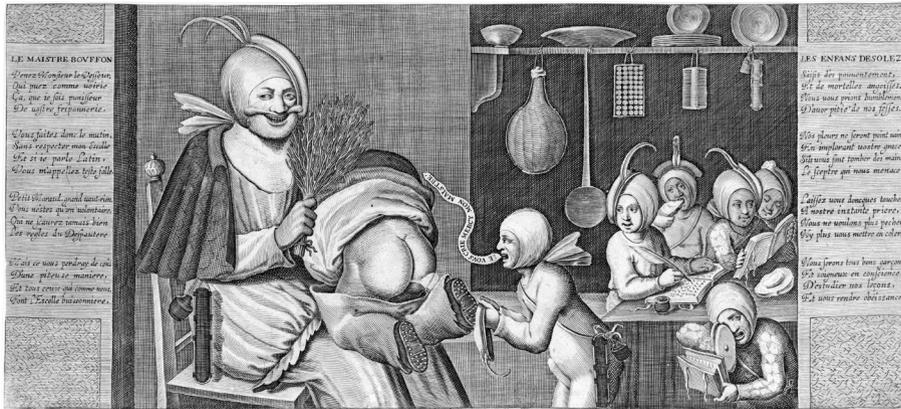


Figure 3. Jaspas Isaac, *Le Maître bouffon*, placard satirique gravé sur cuivre, 1634, BnF, Département des Estampes et de la photographie.



Figure 4. François Chauveau, frontispice sur cuivre (détail) : Gilles Ménage, *Vita M. Gargilii Mamurrae parasitopaedagogi, scriptore Marco Licinio*, Luteciae, 1643, in-4°, collection privée.



Figure 5. François Chauveau, frontispice sur cuivre : Jean-Louis Guez de Balzac, *Le Barbon*, Paris, A. Courbé, 1648, in-8°, collection privée.



Figure 6. François Chauveau, vignette sur cuivre : Jean de La Fontaine, *Fables choisies mises en vers*, Paris, C. Barbin, 1668, in-4°, collection privée.



Figure 7. Jacques Fornazeris, estampe gravée sur cuivre : Louis Richeome, *Catéchisme royal dédié à Monseigneur Louys de Bourbon, dauphin de France, en la cérémonie de son baptesme, Lyon*, J. Pillehotte, 1606, in-12, collection privée.





Figure 9. Grégoire Huret, titre-frontispice sur cuivre (détail) : *Le Flambeau du Juste pour la conduite des esprits sublimes, dédié au Roy*, du R. P. Sébastien de Senlis, Paris, Vve N. Buon, 1643, in-4°, collection particulière.



Figure 10. Claude Mellan, titre-frontispice sur cuivre (détail) : *De l'instruction de Mgr le Dauphin de François de La Mothe Le Vayer*, Paris, S. Cramoisy, 1640, in-4°, collection privée.



Figure 11. Charles Errard, gravure sur cuivre à pleine page (détail): *La Doctrine des mœurs* de Gomberville, Paris, P. Daret et L. Sevestre, 1646, in-fol., collection privée.



Figure 12. Charles Errard, gravure sur cuivre faisant figure de frontispice: *Les Triomphes de Louis le Juste* de Jean Valdor, Paris, Imprimerie royale, 1649, in-fol., collection privée.

Table des matières

Huguette KRIEF et Sylvie REQUEMORA
Introduction 5

Fondations humanistes

Estelle DOUDET
Moment humaniste, mouvements humanistes
Modèle italien et expérience française autour de 1400 19

Béatrice CHARLET-MESDJIAN, Carine FERRADOU
Quid des *studia humanitatis* ? 29

Bernard TEYSSANDIER
L'humanisme à l'épreuve de l'absolutisme
Idéalité et inanité éducatives dans la France bourbonnienne 41

Lucie JOLLIVET
Le premier humanisme français
De l'éloquence au souci du Bien Commun, fin du xiv^e – début du xv^e siècles 57

Lou-Andréa PIANA
Humanisme, guerres civiles et discours bigarrés 73

Ullrich LANGER
Conflit et désaccord
L'humanisme et l'ère moderne 83

Étienne BIGNÉ
Littérature et culture chez Matthew Arnold
ou l'humanisme littéraire au défi de la modernité 93

Anna KRYKUN
Les Cahiers du nouvel humanisme,
ou le pari d'un humanisme pour tous 103

Nicolas BRUCKER

- L'humanisme des contes
Les cas de Mme de Villeneuve et Mme Leprince de Beaumont 113

Le procès de l'humanisme

Nicolas CORREARD

- Satires des lettres, éloges de l'animal
L'antihumanisme des « humanistes » de la Renaissance ? 125

Élisabeth PLAS

- « Il fallait surtout éviter la fable » (Derrida)
Une critique animaliste des formes littéraires 137

Tristan VIGLIANO

- Nicolas Clénard au Maroc, ou le paradoxe d'un humanisme
anti-humaniste ? 149

Mathilde MOUGIN

- L'humanisme à l'épreuve du voyage au xvii^e siècle français
Construction d'un savoir humaniste sur l'homme
ou négation anti-humaniste de l'autre ? 159

Huguette KRIEF

- Entre culture humaniste et éveil des consciences noires
Barbault-Royer, un écrivain de couleur sous la Révolution 171

Florian ALIX

- Portraits de l'intellectuel africain en humaniste : entre ironie et jeu
G. Ngal, V. Y. Mudimbe et A. Mabanckou 181

Repenser l'humanisme

Isabelle TRIVISANI-MOREAU

- Greenwashing* ou *imperium naturae* ?
Repenser l'homme et son environnement à travers quelques utopies
des siècles classiques 195

Jan MIERNOWSKI

- Le rire aux limites de l'humain
Un humanisme pour les temps posthumains 205

James HELGESON

- Où pense-t-on ?
Quelques réflexions « littéraires » sur la question de l'esprit étendu 215

Shinya SHIGEMI	
L'Aspect humaniste dans <i>Les Mots et les choses</i> de Michel Foucault autour du schéma du quadrilatère classique	225
Richard CRESCENZO	
Les Anciens sont-ils indépassables ? Blaise de Vigenère et Louis Le Roy face aux auteurs antiques.	237
Sylvia GIOCANTI	
Le scepticisme philosophique Humanisme ou anti-humanisme ?	247
Raffaele CARBONE	
Repenser l'humanisme La perspective critique de Max Horkheimer	257
Romuald FONKOUA	
L'humanité retrouvée La raison orale : Édouard Glissant, Kateb Yacine, David Diop	273
Christina KULLBERG	
Le langage du paysage Repenser les humanismes à travers l'écopoétique d'Édouard Glissant	281
Véronique BONNET	
Face au drame des migrants Littérature et intention humaniste	289
Moha ENNAJI	
Humanisme rustique et poésie amazighe (berbère)	299

LES DÉFIS DE L'HUMANISME LITTÉRAIRE

TEXTUELLES

met le texte
au centre
de la réflexion,
qu'il soit
construction
artistique, récit
de voyage
ou objet
de traduction.

Mobilisant l'érudition d'une trentaine de chercheurs venus d'horizons différents (littéraires, philosophes et historiens) cet ouvrage ouvre un vaste champ d'études sur l'humanisme littéraire, un concept remontant à la Renaissance, qui s'est enrichi de multiples traits jusqu'à nos jours et fonde la civilisation, la politique et la pédagogie sur le livre et les arts du langage. La conjonction des Lettres et de l'Humanisme naît du besoin pressant de réinventer l'homme, lorsque les cadres culturels, les croyances religieuses, les choix politiques ou les idéologies ne suffisent plus à enchanter le monde. Pour affronter ces défis, la littérature n'a cessé de s'interroger sur l'écheveau confus des humanismes et sur le rapport de l'universel avec la singularité et la variabilité. À l'heure où la littérature se marginalise sous l'effet des nouveaux médias et des nouvelles mobilités, les contributeurs de ce volume rappellent que les liens avec l'humanisme ne sont pas défaits, qu'ils sont porteurs d'espoir au regard de la destruction des espaces naturels et des espèces vivantes, qu'ils participent à la redéfinition de la dignité humaine face à la barbarie des temps modernes, entre camps de concentration et colonisation. *Les Défis de l'humanisme littéraire* présentent le double intérêt de jeter un éclairage sur les fondations de l'humanisme et de rapporter, par la lecture d'œuvres littéraires du *xiv^e* au *xxi^e* siècle, l'expérience d'un courant de pensée toujours renaissant et renouvelé.

Couverture

Anselm Kiefer, « Pour Paul Celan ».

Huguette Krief est maître de conférences HDR émérite à l'université d'Aix-Marseille. Spécialiste de la littérature des Lumières et de la Révolution française, elle a dirigé entre autres le Dictionnaire des femmes des Lumières (2015) et elle est présidente du Centre aixois d'études et de recherches sur le *xviii^e* siècle.

Sylvie Requemora responsable du groupe 16-18 du CIELAM, est professeure de littérature française du *xvi^e* siècle à l'université d'Aix-Marseille où elle est responsable du groupe 16-18 du CIELAM. Elle dirige le Centre de recherches sur la littérature des voyages.

Lou-Andréa Piana est docteure en littérature française au CIELAM, à l'université d'Aix-Marseille. Ses recherches portent sur des recueils « bigarrés » du *xvi^e* siècle, notamment ceux de Marguerite de Navarre, Taillemont, Yver, Le Poulchre.